Il vient dans la vie d'un homme un moment où l'immédiateté a pour ainsi dire mûri et où l'esprit demande une forme supérieure où il veut se saisir lui-même comme esprit. L'homme, en tant qu'esprit immédiat, est fonction de toute la vie terrestre, et l'esprit, se ramassant pour ainsi dire sur lui-même, veut sortir de toute cette dissipation et se transfigurer en lui-même; la personnalité veut prendre conscience d'elle-même dans sa validité éternelle. Si cela n'arrive pas, le mouvement est arrêté, et si elle est refoulée, alors apparaît la mélancolie. On peut faire beaucoup pour l'ensevelir dans l'oubli, on peut travailler, on peut se servir de moyens plus innocents que ceux d'un Néron, mais la mélancolie reste. Il y a quelque chose d'inexplicable dans la mélancolie. Celui qui a de la peine ou des soucis en sait la cause. Si on demande à un mélancolique la raison de sa mélancolie, ce qui l'oppresse, il répondra qu'il ne le sait pas, qu'il ne peut pas l'expliquer. C'est en cela que consiste l'infini de la mélancolie. Et la réponse est tout à fait juste; car, aussitôt qu'il le sait, la mélancolie n'existe plus, tandis que la peine de celui qui est affligé ne cesse pas du fait qu'il sait la raison de sa peine. La mélancolie est un péché, elle est au fond un péché *instar omnium*, c'est le péché de ne pas vouloir profondément et sincèrement et c'est donc la mère de tous les péchés. Cette maladie, ou plus correctement, ce péché est très fréquent de nos jours, et c'est par exemple celui sous lequel gémit toute la jeunesse de l'Allemagne et celle de la France. Je ne veux pas t'irriter, je te traite en général avec autant d'indulgence que possible. J'avoue volontiers qu'en un sens le fait d'être mélancolique n'est pas un mauvais signe, car la mélancolie ne touche généralement que les natures les plus douées. Je ne te fatiguerai pas non plus en prétendant que tous ceux qui souffrent d'indigestion aient pour cela le droit de s'appeler mélancoliques. C'est d'ailleurs ce qu'on voit assez souvent de nos jours, car être mélancolique est devenu presque un mérite, ambitionné de tous. Mais celui qui prétend être hautement intelligent doit accepter que je lui confère la responsabilité de pouvoir être aussi plus coupable que d'autres. S'il veut voir juste à cet égard, il n'y verra non plus une dépréciation de sa personnalité, bien que cela lui apprenne à s'incliner en toute humilité devant la puissance éternelle. Le mouvement terminé, la mélancolie a cessé d'exister essentiellement, tandis qu'il peut arriver au même individu d'avoir dans sa vie beaucoup de peines et de soucis, et tu sais bien qu'à cet égard je professe, moins que quiconque, la sage bassesse prétendant qu'il ne sert à rien de s'affliger, qu'il ne faut tenir aucun compte des peines. J'aurais honte d'oser me présenter devant un homme attristé avec ces paroles-là. Mais même l'homme dont la vie a le mouvement le plus calme, le plus paisible et le plus opportun gardera toujours un peu de mélancolie; cela tient à quelque chose de plus profond — au péché originel, et cela s'explique par le fait qu'aucun homme ne peut devenir transparent pour lui-même. Par contre, les gens dont l'âme ne connaît pas du tout la mélancolie, sont ceux dont l'âme n'a pas l'idée d'une métamorphose. Je n'ai pas à m'occuper d'eux ici, car, enfin, je n'écris que de toi et pour

toi; et je crois que cette explication te donnera satisfaction, car je suppose que tu ne penses guère, comme le font beaucoup de médecins, que la cause de la mélancolie réside dans l'état physique, et que les médecins, ce qui est assez curieux, ne peuvent pas malgré cela la maîtriser; il n'y a que l'esprit qui puisse le faire, car elle repose dans l'esprit, et lorsque celui-ci se trouve lui-même, tous les petits chagrins disparaissent, ainsi que les causes qui chez quelques-uns, selon leur opinion, provoquent la mélancolie; ce sont, par exemple, de ne pas pouvoir trouver le chemin pour entrer dans le monde, d'entrer dans la vie aussi bien trop tard que trop tôt, de ne pas pouvoir trouver une place dans la vie; car celui qui se possède lui-même éternellement n'entre ni trop tôt ni trop tard dans le monde, et celui qui se possède lui-même dans sa validité éternelle trouvera bien son importance dans cette vie.

Voilà une digression que tu me pardonneras, j'espère, puisqu'elle est née surtout à cause de toi. Je reviens à la conception de la vie d'après laquelle on doit vivre pour satisfaire le désir. Une sagesse perspicace comprend aisément qu'elle ne peut être réalisée et que, par conséquent, il est inutile de commencer; un égoïsme raffiné comprend qu'il rate l'essentiel dans la jouissance. Voilà donc une conception de la vie qui enseigne: jouissez de la vie et qui exprime ainsi cette pensée: jouis de toi-même; tu dois jouir de toi-même dans la jouissance. C'est une réflexion supérieure; toutefois, elle ne pénètre naturellement pas la personnalité elle-même qui reste dans son immédiateté fortuite. La condition de la jouissance est cependant ici aussi une condition extérieure qui n'est pas au pouvoir de l'individu; car, bien qu'il jouisse de lui-même, comme il le dit, il ne jouit cependant de lui-même que dans la jouissance qui dépend elle-même d'une condition extérieure. Toute la différence est donc qu'il jouit d'une manière réfléchie et non pas immédiatement. A ce titre même cet épicurisme dépend d'une condition qui n'est pas en son pouvoir. Un endurcissement de la raison indique à présent un expédient: jouis de toi-même en rejetant toujours les conditions. Mais il est évident que celui qui jouit de lui-même en rejetant les conditions, dépend autant d'elles que celui qui en jouit. Sa réflexion revient toujours en lui-même, et puisque sa jouissance tient à ce que la jouissance ait aussi peu de contenu que possible, il se creuse, pour ainsi dire, lui-même, puisque cette réflexion finie n'est naturellement pas en état d'ouvrir la personnalité.

A présent je crois par ces considérations avoir tracé assez distinctement, pour toi au moins, le terrain de la conception esthétique de la vie; tous ses stades ont un point commun : c'est que le but de la vie est ce qui fait qu'on est immédiatement ce qu'on est; car la réflexion ne s'élève jamais assez haut pour s'alimenter de quelque chose qui se trouve au delà de cette limite. Je n'ai fourni qu'une indication très fugitive, mais je ne désirais pas non plus aller plus loin; ce ne sont pas les différents stades qui pour moi ont de l'importance, mais seulement le mouvement qui, comme je vais le montrer